

Julia
GLASS

LOUISA
ET CLEM

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Damour



Titre original :
I See You Everywhere

Éditeur original :
Pantheon Books, New York

© original : Julia Glass, 2008
ISBN original : 978-0-375-42275-1

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, mars 2011

ISBN : 978-2-84893-088-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

*Pour Carolyn
et Robert*

*Ne me dis pas au revoir
Raconte-moi le ciel
Et si le ciel tombe, crois-moi
Nous attraperons des oiseaux moqueurs*

Tiré de *Green Grass*,
par Tom Waits et Kathleen Brennan.

Nage jusqu'au milieu

1980

J'évite les réunions. Je ne suis ni rebelle, ni recluse, ni même asociale, et je suis trop jeune pour être qualifiée d'excentrique, même s'il est vrai que j'ai récemment passé le soir de mon vingt-cinquième anniversaire non à faire la fête entre amis ou à boire du champagne à la lueur des bougies avec un amoureux, mais face à moi-même et mon travail : vernir une grande coupe ovale de céramique en écoutant Ella Fitzgerald chanter des airs des frères Gershwin. (Une excentrique serait incapable d'apprécier Gershwin.) Mon seul véritable amoureux à l'université m'avait reproché, peu avant notre rupture, mon excessive nostalgie. Il professait un profond mépris pour ce qu'il appelait « l'illusoire leitmotiv sur l'illusoire existence de nos parents ». Il m'avait signifié qu'on ne peut éprouver de nostalgie pour des choses dont l'heure de gloire a eu lieu avant que nous soyons nés. Il n'y a pas un membre de ma famille qui ne l'aurait tourné en ridicule, fichu à la porte et reconduit au bout de l'allée.

Les réunions de famille sont les pires – assauts de rivalité dissimulés sous de bons sentiments – et aussi les plus diffi-

ciles à éviter. Mais quand la grand-tante de mon père, Lucy, est morte l'été dernier, un héritage était en jeu, une collection de bijoux anciens. Pas de ces spécimens étincelants hors de prix – diamants, tiaras ou cascades de perles. Pas de ces objets précieux que vous vendez, mais des choses si délicieusement anciennes et élégantes que les porter vous transforme en personnage d'un roman de Jane Austen ou d'une pièce de Tchekhov. Le bijou dont j'ai le plus souvenir, 2,5 par 2,5, était un camée d'ivoire sur un corail du Pacifique bleu acier, un visage de femme incliné sur sa main, tenant un iris entre ses doigts minces. Tante Lucy le portait jour et nuit, été comme hiver, sur de la dentelle ou de la laine. Peut-être nous avait-elle légué un bracelet porte-bonheur, des boucles d'oreilles de grenat ou d'argent mexicain, mais je m'intéressais surtout au camée. Et c'était lui que je voulais. Je le voulais depuis que j'étais petite. Je me revois assise sur les genoux de tante Lucy, me tortillant pour trouver une position confortable sur ses cuisses osseuses, mais heureuse d'entendre sa voix douce dans mes cheveux tandis qu'elle bavardait avec les autres grandes personnes rassemblées dans sa galerie. Elle ne s'opposait pas à ce que je tripote le camée, parcourant du doigt ses détails délicats : les paupières et les oreilles de la femme, ses ongles, les mèches qui s'échappaient harmonieusement de sa chevelure. Elle m'avait un jour permis de l'emprunter, pour un dîner familial dans une auberge de campagne.

Comme Lucy n'avait jamais eu d'enfant, ni même de mari, c'est mon père qui avait veillé sur elle durant les dernières décennies de sa très longue vie. Géographiquement, il était le plus proche membre de sa famille ; au sein d'un vaste clan de sudistes obstinés, ils étaient les deux seuls à vivre partout où la neige ne fait jamais défaut. Quand papa

eut décidé de s'établir dans le Nord, après avoir obtenu deux diplômes d'Harvard, la famille l'assimila à Lucy. « Comment les traîtres se portent-ils là-haut ? » demandait parfois un cousin à mon père à l'occasion d'un mariage à Memphis ou à Charleston. Heureusement, une véritable affection était née de leur proximité.

Papa se retrouva donc exécuteur testamentaire de Lucy ; on découvrit le document dans un tiroir de son bureau avec une lettre adressée à mon père, écrite un an avant sa mort. Elle débutait ainsi :

À mon merveilleux petit-neveu Beauchance : avant de prendre mon congé définitif (que j'ai pris à l'heure qu'il est, j'imagine, si étrange que cela puisse paraître) je profite de ce moment de lucidité pour consigner certains détails concernant ma maison et les possessions diverses qu'elle contient. Je me doute que je laisserai probablement cette demeure dans un état déplorable, ce dont je m'excuse. Montrez-vous bienveillants, si vous le pouvez, envers les chauves-souris ou les ratons laveurs qui ont peut-être installé leurs colonies dans le grenier ou le sous-sol (bien que je n'en aie jamais vu), et, s'il vous plaît, croyez Sonny sur parole lorsqu'il vous réclamera le paiement de travaux que je lui dois encore ; notre comptabilité commune est devenue un peu floue, pour ne pas dire fantasque...

Au téléphone, papa me rendit compte de la lettre dans sa totalité, à la fois précise et contournée, s'interrompant de temps à autre pour émettre un gloussement. C'est seulement à la fin que je perçus les larmes dans sa voix, lorsqu'il lut :

Je lègue à tes filles, Louisa et Clement, les quelques modestes ornements que je possède et qui peuvent passer pour des bijoux. Je n'ai pas établi avec elles des liens aussi intimes que je l'aurais souhaité, mais j'ai eu la satisfaction, un été après l'autre, de les voir grandir ; comme j'aurais aimé te voir changer quand tu étais jeune. J'aurais souhaité savoir bien plus tôt, Beau, que tu deviendrais la réplique d'un fils parfait, un don du ciel dont j'aurais rêvé de goûter le plaisir en personne.

La voix de mon père s'était brisée sur le mot *don*, comme s'il ne méritait pas une telle gratitude, lui qui est capable de faire n'importe quoi pour n'importe qui, exaspérant ma mère à force de rendre service à tout le monde (y compris, selon son expression, à un quidam de la Basse-Slobovie et de ses faubourgs les plus désolés).

Je décidai de prendre l'avion et de traverser tout le pays ; l'idée que si je n'étais pas là en chair et en os, ma sœur pourrait bénéficier de la totalité de l'héritage – y compris le camée – m'était insupportable. Durant le vol, je cherchai à déterminer lequel de ces deux motifs tout aussi méprisables, matérialisme ou dépit, m'avait poussée à acheter un billet au-dessus de mes moyens pour un endroit où il n'y aurait personne que j'aie envie de voir. Je ne menais pas la vie de mes rêves, comme on dit, bien qu'habitant, ironiquement, la mythique Santa Barbara. Je me trouvai une excuse et organisai mon arrivée afin d'éviter les flots de cousins, oncles et tantes qui allaient envahir la maison de Lucy, tripoter les biens de famille pendant la journée et se noircir au bourbon le soir. Je partage peut-être leurs origines huguenotes, mais pas leur mauvais goût en matière de boisson ni leur accent gras et

traînant. Je n'oublierai jamais, à la mort de grand-mère voilà deux ans, leur descente dans sa maison de La Nouvelle-Orléans, manifestant aussi peu de respect que les soldats de l'Union qui, un siècle plus tôt, nous avaient totalement dépouillés. Avec toutes leurs coûteuses études, on aurait pu penser que les Jardine sauraient éviter les guerres civiles. Tu parles ! Il y eut une vilaine bagarre, accompagnée de pleurs et d'une lampe brisée sur le Steinway. Décidé à jouer les Salomon, quelqu'un alla jusqu'à actionner une tronçonneuse. J'étais incapable de supporter ce genre de réunion une fois de plus. Restait à voir si je serais capable de supporter Clem.

Ma sœur avait habité chez tante Lucy pendant son dernier été. Après la mort de Lucy, tandis que la famille allait et venait, Clem prolongea son séjour, terminant ses petits jobs d'été avant d'entrer à l'université. Pendant la journée elle travaillait chez un marchand de vélos et était bénévole dans un refuge de rapaces convalescents, des oiseaux, m'avait-elle expliqué au téléphone, blessés par un coup de fusil, heurtés par des petits avions ou torturés par des gamins. Le soir, elle veillait sur Lucy – jusqu'à sa mort soudaine dans les premiers jours d'août. Non que notre tante fût infirme, incontinente ou gâteuse, mais durant les derniers mois de son existence elle s'était mise à souffrir d'une extrême agitation qui la poussait à s'embarquer la nuit tombée dans des missions aussi urgentes qu'excentriques. Winooski, dans le Vermont, est un village agréable et chaleureux, où elle ne risquait pas d'être agressée ni enlevée. Néanmoins, disait papa, comment être certain qu'elle n'allait pas entreprendre quelque chose de radical, comme vendre ses dernières actions Monsanto ou Kodak, se rendre à l'aéroport et disparaître sans raison ?

J'avais à peine parlé à Clem depuis mon départ sur la côte ouest deux ans plus tôt. Mes études terminées, à la poursuite d'un homme que je préfère éliminer de ma mémoire, j'avais transporté mon tour de potier, mon cœur et ma pauvre jugeote depuis Providence jusqu'en Californie. Cela ne me ressemblait guère de me lancer dans quelque chose d'aussi irréfléchi ; j'essayais peut-être, inconsciemment, de retrouver Clem en prétendant *être* Clem, de lui voler son rôle d'aventurière risque-tout. Quelles que fussent les raisons de cet acte impétueux, il se solda par un échec. Trois mois après avoir signé un bail et acheté un four d'occasion, je fus larguée par le *boyfriend* comme un manteau trop étroit au col qui gratte. Pour pouvoir payer le loyer que j'avais espéré bêtement partager avec lui, j'ai dû vendre ma voiture. Puis j'ai vendu une cruche par-ci, un plat par-là, et, afin d'éviter l'expulsion, j'écrivais des articles pour un magazine qui expliquait à des médecins surmenés comment occuper leur temps libre. À l'université, j'avais appris à manier les mots aussi bien que l'argile, et un de mes condisciples de littérature anglaise avait fondé cette publication bizarre. Les gens s'étaient moqués de nous, mais les abonnements à *Doc's Holiday* s'étaient vendus comme du déodorant.

Certes, ce travail m'évita de mourir de faim, mais il m'obligea aussi à demeurer dans un endroit qui aurait dû me plaire et que je n'aimais pas. Tout m'y angoissait – les ombres échevelées des palmiers en travers des pelouses, le soleil qui se couchait – au lieu de se lever – sur la mer, la solitude des trottoirs tandis que je me hâtais à pied, sans voiture, suscitant l'étonnement. Ma boussole interne refusait de bouger. *Au nord !* m'intimait-elle. *À l'est !* J'en étais arrivée à la conclusion que je n'appartenais pas à ce

pays et ne lui appartiendrais jamais ; et j'étais insatisfaite de ce que je faisais, d'un travail comme de l'autre, mais je n'avais pas l'intention de mettre Clem au courant de mes angoisses. J'avais résolu de ne plus lui faire confiance, de ne jamais céder à son charme comme tout le monde, en particulier les hommes. Et de prendre ce camée. Peut-être un collier de perles. Ah, *String of Pearls* de Glenn Miller ! Je l'aime tant, lui aussi. Qu'est la vie sans un peu d'illusion ?

Si vous devez écouter la version de Louisa sur ce qui s'est passé l'été dernier, vous entendrez aussi la mienne. Le pire défaut de Louisa, c'est son côté juge. À la manière des procès en sorcellerie de Salem. Il y a cette expression sur son visage qui signifie au monde et à ses habitants à quel point ils sont indignes de sa présence. *Prenez garde !* dit-elle. *L'Inquisition espagnole, c'était du gâteau !*

Sa nouvelle existence à Santa Ladeedabra ne semblait pas l'avoir adoucie d'un iota, car lorsque j'arrivais à l'aéroport, c'était l'expression qu'elle arborait, raide comme un chapeau de cérémonie, enveloppant de son dédain désabusé tout l'État du Vermont. J'étais en retard, c'est entendu, ce qui ne facilitait pas les choses. Et que ce soit moi qui vienne la chercher n'arrangeait rien non plus.

Je me demande parfois quel genre de sœurs nous serons dans nos vieux jours (si nous y arrivons). Olivia de Havilland et Joan Fontaine : avant cette visite, vous auriez parié votre dernier sou que nous finirions comme elles. Froides ? Soupçonneuses ? Amères ? Avez-vous jamais remarqué que deux sœurs, quand elles ne sont pas les

meilleures amies du monde, peuvent se montrer des rivales particulièrement haineuses ? On les dirait capables d'être ennemies dès l'instant où l'une pose ses petits yeux de fouine sur l'autre, peut-être parce que leur mère encourage leur rivalité ou qu'elles n'ont pas assez d'amour à se partager et – non par avidité, mais instinctivement, tels deux faucons piquant sur un roitelet – n'ont d'autre choix que de se fondre dessus. (Ce sont les lois de la nature, tout simplement. Rester vigilant et survivre. L'altruisme ? Un mythe. Le partage ? Allons donc ! Quel que soit l'objet de votre convoitise, plongez en piqué d'abord, philosophez ensuite.) Il est aussi possible qu'elles s'éloignent l'une de l'autre plus consciemment, à la suite de conflits liés à leurs mariages : les hommes qu'elles choisissent se traitent mutuellement de nuls ou de vendus ; les femmes restent désespérément fidèles. Mais ce n'est pas notre histoire. Il n'y a pas encore de maris, pas l'ombre d'un mari.

J'ai toujours été la préférée, de notre mère du moins. En partie à cause des animaux. Maman a grandi dans une ferme sortie d'un livre d'enfants, où les bêtes dictaient leur loi plus rigoureusement que les horloges. Et il se trouve que c'est mon objectif dans l'existence. Sauver des animaux est la seule chose que j'aie jamais voulu faire. Lorsque j'étais en primaire, j'avais demandé à maman de me donner toutes ses boîtes à chaussures. Un hôpital, c'était mon objectif. Je découpais des fenêtres dans les côtés et les empilais sur le plancher de ma penderie comme des tours d'appartements. Mon premier bébé oiseau avait été logé dans la boîte la plus haute. Le lendemain, il était mort. Ils meurent toujours, je l'appris plus tard. Mais cela ne m'avait pas arrêtée. « Tu es bien ma fille, c'est certain », avait dit maman à la vue de mon

échafaudage (mais son ton m'avait fait douter que cette ressemblance fût une si bonne chose).

Louisa pense que cela me facilite la vie – d'être la préférée. Elle ne comprend pas que si vous êtes source de déception, ou si vous choisissez une voie jugée bizarre ou inacceptable, votre combat est perdu d'avance, non ? De l'autre côté de la barrière – le mien –, toute attente satisfaite (ou qui pourrait l'être, volontairement ou non) vous hisse à un échelon plus proche du bord de cette immense falaise d'où vous pourriez un jour gouverner le monde – ou vous écraser au sol avec panache.



Dans la voiture, je laissai Clem mener la conversation. Elle était arrivée en retard, et je m'en réjouis secrètement : cela me donnait une raison de faire la tête le temps de reprendre mes esprits. J'étais contente d'être de retour en Nouvelle-Angleterre, mais épuisée au point de ne pouvoir tenir les yeux ouverts. Je ne peux pas dormir en avion. Clem me rapporta la lecture du testament et ce qu'elle appelait le Grand Partage : les membres de la famille serrant des listes dans leurs doigts crispés, tirant au sort des lots, grouillant dans la maison comme des fourmis rouges. Mais il n'y avait pas eu de bagarre cette fois, tout le monde, me dit Clem, se souvenait du vacarme autour du piano.

Je n'avais pas revu la maison depuis cinq ans, et lorsque nous arrivâmes, je restai immobile sur le chemin à la contempler. C'était une bâtisse victorienne plus prétentieuse qu'imposante, qui avait toujours eu l'air à l'abandon, mais n'était plus désormais qu'une épave.

La peinture jaunâtre des bardeaux, jadis blanche, se détachait en larges rubans incurvés, et le plafond bleu de la galerie avait l'aspect croûteux d'une grotte, stalactites comprises. Les dalles de pierre étaient frangées de mousse. Les marches du perron s'affaissaient. La pelouse récemment tonduë donnait à la maison un aspect encore plus délabré. « Comment papa a-t-il pu la laisser vivre dans ces conditions ? » demandai-je.

Du bout de sa chaussure de tennis, Clem balaya l'herbe coupée sur les marches. « C'est elle qui insistait. Elle se sentait plus en sécurité. Personne ne s'introduit chez vous si on croit que vous n'avez pas de quoi repeindre la maison. » Elle haussa les épaules : « Cela me paraît logique.

– Mais je me souviens de cet homme à tout faire...

– Sonny ? » Clem éclata de rire. « Lou, as-tu une idée de son âge aujourd'hui ? »

Je la précédai dans la maison. Je me préparais à trouver les canapés recouverts de toiles d'araignées, les rideaux tachés de moisi, mais grand fut mon étonnement. Les tables anciennes étaient parfaitement cirées, l'étoffe des sièges avait un aspect lisse, les verres qui protégeaient les échantillons de broderie et les aquarelles marines reflétaient le miroitement du feuillage. Le sol, autrefois un plancher de chêne recouvert de sombres tapis d'Orient, était une surface brillante de linoléum aux grands carrés noirs et blancs, qui s'étendait du salon à la cuisine. Je posai ma valise. « Qu'est-il arrivé ici ?

– Elle m'a dit qu'elle avait toujours voulu vivre dans un Vermeer. » Ma sœur m'observa pendant un moment. « Toi, l'artiste, tu dois faire le rapprochement.

– Vermeer ? C'est plutôt la maison du Captain Kangaroo.

– C'était un essai, dit Clem. Ne sois pas aussi coincée. »

Je me dirigeai vers la salle à manger. La même vieille table de marine rongée par le sel et les chandeliers de cuivre à cinq branches soutenus par des Maures enturbannés ressemblaient à présent à des pièces sur un échiquier. Mais de toutes les parties de la maison la cuisine était devenue la plus excentrique, un bond en arrière dans le passé. Les placards étaient tels que dans mon souvenir, avec leurs vitres ondulées encadrant des assiettes de porcelaine, des rangées de tasses à thé translucides, des soupières ventrues (dont certaines que je regrettais après coup de ne pas avoir réclamées). Au centre de la pièce, comme une relique de Pompéi, trônait la même baignoire aux pattes de lion : pas de robinets, mais en dessous un chauffe-eau à gaz rouillé. Quand j'étais petite et que nous séjournions ici, papa apportait l'eau prise à la pompe au-dehors et allumait le gaz. Après l'avoir éteint, il appliquait une ou deux serviettes dans le fond pour que Clem et moi puissions prendre un bain sans nous brûler les fesses. Au-delà de la pompe se trouvaient les cabinets extérieurs entourés de lilas. Lorsque papa avait voulu faire installer l'eau courante, tante Lucy avait regimbé. Le compromis serait des toilettes, une machine à laver et un évier dans la cuisine ; et après ça, pour remplir la baignoire, elle brancherait un tuyau d'arrosage sur le robinet de la grande pierre d'évier. « Le comble du luxe ! Absolument splendide ! Mes chéris, vous n'imaginez pas la *sensation* que procure le confort moderne, disait-elle. Pour vous, c'est l'air que vous respirez. Pour moi, c'est un pays étranger, un langage oriental. »

Pourtant le long comptoir de bois, avec ses siècles d'entailles, butait désormais sur un réfrigérateur Amana à double porte et dégivrage automatique, aussi imposant qu'un glacier. Alignés sur le fond du comptoir se trouvaient plusieurs nouveaux appareils ménagers. Un mixer Cuisinart, un moulin à café, un four à micro-ondes côtoyaient une petite fusée turquoise dont je déduisis la fonction grâce à son nom, Juice King. À l'extrémité, une machine cylindrique avec un dôme en plastique. Me voyant regarder à l'intérieur, Clem dit : « C'est pour faire du pain », et elle ouvrit la porte du congélateur. À l'intérieur étaient empilés des douzaines de cubes enveloppés de papier d'aluminium. « Elle avait pratiquement perdu le sommeil, et comme il m'arrivait de rester debout, moi aussi, nous faisons des sortes d'improvisations. Elle ne se contentait jamais de pain blanc ordinaire, de *rien* de simple. J'étais épuisée en allant travailler le lendemain, alors qu'elle récupérait en dormant toute la matinée, mais nous nous amusions comme des folles. »

Côte à côte, nous examinâmes le contenu du congélateur, dans une buée glacée qui nous brûlait la peau. Chaque pain était étiqueté de rubans adhésifs portant l'écriture cursive de Lucy dans le style de Christina Rossetti : MILLET-COURGETTE, SEIGLE-BANANE-ÉRABLE, COURGETTE-CHOCOLAT, PRUNE-PÉCAN-CASSIS. Je lus tout haut : « Blé au levain et xérès Harvey's Bristol ? »

Clem tendit le bras et sortit le pain. « Fabuleux avec du fromage frais. Nous en prendrons au petit déjeuner. » Elle referma la porte et s'y appuya, les bras croisés. Debout, elle ressembla pendant une seconde à notre mère, sûre de sa place dans un monde où elle était arrivée presque par accident. Je ris.